


BIBLIOTHÈQUE DES TERRITOIRES

Jean-Pierre Charbonneau



Le drôle de monde de Monsieur Urbain

Préface de Jacques Lévy

 **l'aube**

LE DRÔLE DE MONDE DE MONSIEUR URBAIN

La collection *Bibliothèque des territoires*
est dirigée par Jean Viard

Chantal Dugave, artiste architecte,
a réalisé le dessin de la couverture.

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4236-2

Jean-Pierre Charbonneau

Le drôle de monde de Monsieur Urbain

Préface de Jacques Lévy

éditions de l'aube

*Cet ouvrage n'est pas dédié
à ceux qui disent ce qu'il faudrait faire
mais œuvrent à ce que rien ne bouge.
Il est dédié à tous ceux, jeunes et moins jeunes,
qui pensent que le monde doit devenir meilleur
et qui se battent pour cela.*

Préface

Une petite bouteille qui contient l'océan

« Avez-vous déjà essayé de faire entrer deux litres d'eau dans une bouteille d'un litre? C'est [...] l'exercice auquel on est confronté chaque fois que l'on travaille sur l'espace public. » Jean-Pierre Charbonneau donne à cette image un sens concret puisqu'il se penche sur le « trop-plein » de la rue, condamnée à héberger bien plus d'objets, d'habitants et d'activités qu'elle n'en peut contenir. On peut cependant généraliser la démarche à l'urbanisme dans son ensemble : faire tenir des pratiques et des désirs dans des lieux qui n'ont pas été préparés (et quel lieu le serait?) pour cette cohabitation infinie. Cette simple petite phrase permet d'abord que l'urbanisme s'occupe de choses hautement improbables, comme de faire entrer le Monde entier dans une bordure de trottoir.

... Comprendre aussi que l'urbanisme, c'est de la politique, c'est on ne peut plus politique, c'est du politique à l'état pur. C'est pour cette raison que l'urbaniste est plus politique que l'homme politique, et que Jean-Pierre Charbonneau, sans avoir la grosse tête, ne coopère qu'avec des politiciens qui ont compris qu'ils avaient besoin de se politiser davantage que ce que leur stratégie de gestion de leur capital électoral personnel les pousse spontanément à faire.

Comment alors faire habiter ensemble, c'est-à-dire vivre d'une vie augmentée par sa spatialité, des gens et des choses aussi disparates, aussi conflictuels? Jean-Pierre Charbonneau

sait de quoi il parle : dans sa rue, ça dégénère souvent et beaucoup. Cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer, mais pas de doute, cela va prendre du temps et de la salive. La liberté de parole, l'écoute de chacun, les dispositifs de traduction dynamique, qui permettent que deux discours opposés se révèlent à la fin miraculeusement compatibles, c'est du boulot.

Dit ainsi, le travail de l'urbaniste pourrait sembler relever de ce qu'en physique on appelle la statique : chercher le point d'équilibre entre des forces. Ce fut l'illusion de certains, qui pensaient que si l'on donnait la parole aux acteurs, l'urbanisme « procédural » rendrait impossible tout projet, tout horizon, toute vision et imposerait à l'urbaniste de renoncer à proposer autre chose que des techniques de pacification. La résultante des forces, et basta !

Ce genre de démarche ne relève pas de la modestie, mais du malentendu. Jean-Pierre Charbonneau nous explique pourquoi. Copenhague fait du vélo, ça fonctionne, personne n'est contre. Alors on va continuer à faire encore plus pour le vélo. Jean-Pierre Charbonneau s'en méfie. Il sait que l'environnement urbain est l'infrastructure de l'urbanité, on ne doit jamais l'oublier. Sinon, on risque d'en faire un but en soi alors que ce n'est qu'un moyen. Le moyen de rendre possible ce que la ville réussit le mieux, et de plus en plus : la sérendipité, la rencontre improbable entre deux ou plusieurs mondes, le face-à-face créatif que rien ne laissait prévoir. Même s'il vaut toujours mieux éviter les erreurs en regardant ce qui se passe ailleurs, la mission de l'urbanisme, ce n'est donc pas de reproduire ce qui a bien marché autre part ou auparavant, mais de rendre possible ce qui ne marche pas encore et que l'on doit admettre ignorer.

Un urbaniste doit inévitablement combiner au moins deux métiers : celui de l'ingénieur social passionné qui huile avec amour les rouages les plus minuscules de la machine urbaine et celui du visionnaire aveugle qui cherche à créer les conditions pour qu'advienne quelque chose qui n'existe pas encore.

LE DRÔLE DE MONDE DE MONSIEUR URBAIN

Où se niche cet engagement vers des virtualités inconnues, qui enfourche le provisoire, assume le risque d'expériences ratées tout en puisant dans une utopie audacieuse mais toujours respectueuse de ceux, pas encore là, pas encore nés, qui fabriqueront le futur pour de vrai? Pas seulement dans les grands motifs: le porche d'accès à un passage est à la fois imprégné de l'urine du SDF qui s'y soulage, des politiques publiques locales qui l'ignorent et du Monde entier, qui produit du même mouvement la trame urbaine planétaire hyper-productive et un système de migrations tout sauf facile à gérer. Les petits objets contiennent aussi les grands, ce qui donne la responsabilité permanente d'agir global même quand on croit penser local.

Comment s'y prendre, alors? Jean-Pierre Charbonneau ouvre des pistes: marcher pour lire l'espace avec son corps; écouter ce que tout un chacun a à dire, et cela fait beaucoup; transformer la multitude d'arbres singuliers en une forêt publique qui serait à la fois un contrat d'habiter signé par tous et la promesse d'un développement juste, pour peu qu'on soit attentif à sa croissance sobre; prendre soin de l'urbanité, c'est-à-dire de l'humanité.

Jacques Lévy
Directeur de la chaire Intelligence spatiale
de l'Université polytechnique des Hauts-de-France,
membre du rhizome de recherche Chôros.
A reçu en 2018 le prix international de géographie
Vautrin-Lud.

MONSIEUR URBAIN ET LE PASSAGE À L'ACTE

Merci à ceux qui veulent faire revenir les coquelicots

Tous urbains n° 27-28, septembre 2019

Entre les températures qui grimpent, les Gilets jaunes qui revendiquent, le populisme qui s'enracine, les abeilles qui disparaissent, la forêt amazonienne qui rétrécit, les îles de plastique qui s'agrandissent et le reste... ça bouge!

Dans un tel remue-ménage, qu'est-ce qu'un urbaniste peut bien avoir à dire?

Déjà, il faut constater que nous ne sommes plus dans le même monde qu'il y a quelques décennies, quand on construisait sur tout terrain disponible, quand on préconisait une mobilité douce sans produire les conditions pour qu'elle existe, quand on imaginait une planification à long terme sans apporter les réponses nécessaires aux problèmes du court terme, quand on ne s'intéressait qu'à la concurrence entre les villes, aux entreprises qu'il fallait faire venir...

Aujourd'hui, il y a des choses que l'on ne peut plus faire ou que l'on ne doit plus faire, quelles que soient les justifications économiques, politiques, techniques. On ne doit plus laisser détruire les paysages, qui font la valeur d'une ville autant que ses secteurs urbanisés. On ne doit plus courir après la réalisation d'échangeurs et autres boulevards dits urbains censés « fluidifier le débit », quand on sait que plus on ouvre le robinet, plus la circulation augmente. On ne doit plus concevoir un espace public minéral comme on le faisait au Moyen Âge, mais y planter un maximum d'arbres. On ne doit plus

se contenter de préconisations à vingt ans dans des plans de déplacements urbains et s'affranchir d'agir maintenant en prenant les décisions nécessaires, courageuses mais toujours repoussées, comme remédier à l'omniprésence de la voiture ou à l'utilisation des dérivés du pétrole. On ne doit plus se contenter de constater que des étangs, des lacs, des bras de mer, sont morts du fait d'une usine, plus construire des quartiers éloignés sans prêter attention aux multiples trajets induits. On ne peut plus faire de projet sans qu'il soit l'objet d'un débat local éclairé, plus concevoir en chambre sans solliciter les intéressés, ceux qui habiteront un quartier, une rue, un logement.

L'argent se fait plus rare? Utilisons-le à bon escient, sur des priorités choisies en fonction de leur effet par rapport à une situation. Combien d'investissements réalisés laissent sans voix! Des exemples? Lançons le concours du projet le plus ridicule, et le choix sera difficile!

Il existe un nombre incalculable de raisons pour que l'on continue comme on a toujours fait. Alors, dans ce maelström que constitue la perte en ligne entre ce qu'il conviendrait de faire et ce qui est réalisé, l'urbaniste peut jouer un rôle, en analysant les enjeux, en éclairant les alternatives, en illustrant les choix. En ce sens, sa tâche ne consiste pas à « dire amen », mais bien à s'engager, sur sa compétence, mais aussi par rapport au contexte dans lequel il est, il vit, il exerce, par rapport au monde, à ses convictions.

Certes, c'était parfois mieux auparavant, quand il y avait moins de règles, que l'initiative était moins formatée. Mais était-ce mieux seulement parce que nous n'avions pas la connaissance de la réalité, alors que l'on ne peut plus dire à présent que nous ne savons pas? Le sujet du réchauffement est connu depuis les années soixante-dix. On affiche une attention au paysage depuis longtemps, avec quels résultats concrets? La concertation est un passage obligé de tout projet, mais que met-on derrière ce mot alors que les évolutions

populistes actuelles interrogent? Devons-nous alors tout oublier, remettre en cause nos savoirs, nos pratiques, nos organisations, jeter le bébé avec l'eau du bain?

Nous avons bien sûr besoin de technicité pour trouver des solutions aux enjeux d'aujourd'hui, mais d'une technicité au service de causes et non qui s'exerce pour elle-même. Nous avons besoin d'arbitrages politiques, mais qui tiennent compte des enjeux d'aujourd'hui et ne soient pas hors-sol. Pour cela, ils doivent se débarrasser des oripeaux des années 1970 ou 1980, quand on s'effrayait du remplacement d'une file de circulation par une piste cyclable, de la suppression de dix places de parking pour réaliser un trottoir et planter des arbres. Nous avons besoin de concertation, même si elle n'apporte pas de réponse à tout et s'apparente parfois à la manifestation des intérêts personnels plus qu'elle n'a de portée générale. Mais elle permet aussi que les rancœurs, justement, trouvent un terrain d'expression à partir duquel on peut passer à la construction d'hypothèses de projets, avec leurs avantages, leurs inconvénients, montrant la nécessité qu'il y a d'arbitrer.

Merci, donc, à ceux, jeunes et moins jeunes, qui n'acceptent pas que rien ne change. Cette revendication, entendue bien des fois depuis cinquante ans, n'est pas vraiment passée dans les actes, à part peut-être sur le sujet de la faim dans le monde. Pendant le même temps, les inégalités s'accroissaient, la pauvreté augmentait, le climat se détériorait, les territoires se dégradait. Le constat est connu. On ne peut plus se contenter de slogans, de botter en touche. Merci à ceux qui insistent pour que l'on agisse, qui exigent que l'on fasse revenir les coquelicots, les oiseaux, une eau potable, des arbres pour rafraîchir. Si leurs revendications paraissent peu ambitieuses, y répondre fait bouger les lignes bien plus qu'on ne le pense. Elles obligent à des changements, peut-être de l'ordre du bon sens, mais qui peuvent être drastiques et en

JEAN-PIERRE CHARBONNEAU

tout cas engageant. Dans le domaine de l'urbain, il serait bien de saisir cette balle au bond. Le monde a changé, et c'est l'occasion d'en tenir compte en ne se contentant pas d'expliquer ce que l'on fera à l'avenir, mais en faisant maintenant, tout de suite, ici.

Lutte des places¹ et chef coutumier Paris, le 5 juillet 2019

Se faire traiter de pute n'est pas agréable, recevoir un seau d'eau sur la tête non plus. C'est pourtant ce qui était devenu, depuis quelque temps, le lot quotidien de la rue dans laquelle j'habite depuis quinze ans.

À l'origine une rue normale, avec des voitures en circulation ou stationnées le long de trottoirs indigents. Quelques années plus tard, sous l'impulsion de riverains organisés en une association, « Arrgg », elle devient piétonne avec l'appui de la mairie d'arrondissement, sans travaux lourds et coûteux, juste des extrémités fermées et peu à peu des plantations. Embellie, animée, elle accueille à présent passants, enfants se rendant à l'école, résidents, coiffeurs africains qui, aux beaux jours, s'installent devant leur magasin.

Mais la vie urbaine est plus compliquée que cela. Durant un an, des SDF ont pris place sous le porche, à l'entrée de la rue, sur des matelas crasseux. Quelques mois plus tard, des migrants en ont fait leur lieu de vie improbable, y dormant à plus de vingt dans des conditions exécrables. Il y eut ensuite le SDF violent qui agressait femmes et enfants. Chaque fois, nous avons cherché, avec d'autres, à résoudre cette

1. Voir Michel Lussault, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009.

équation insoluble: « Comment conserver une ambiance correcte tout en répondant humainement à une situation difficile et qui nous dépasse ? »

Nous en arrivons aux invectives et aux seaux d'eau.

Depuis plusieurs mois, le quartier est devenu un lieu de rencontre d'Africains qui s'y retrouvent pour boire un verre, discuter – enfin, faire ce qu'ils ont à faire en ville. Le porche est un des « spots » qui servent de lieu de palabres. De pissotière, aussi. De plus, dans cette rue très étroite, le niveau sonore est élevé, normal pour des jeunes qui discutent, insupportable pour ceux qui habitent ou travaillent aux premiers étages. Une ambiance délétère s'est alors peu à peu installée entre certains habitants exprimant fortement leur agacement et les « discuteurs ». D'autant que des bagarres répétées génèrent, la nuit, hurlements et sirènes de police qui vont avec.

Suite à un épisode particulièrement violent, il m'a semblé que les limites étaient atteintes: rien de positif ne pouvait advenir. Les gens, chacun dans son droit dans l'espace public, ne se parlaient plus, et la police elle-même ne pouvait rien. Les habitants et les utilisateurs d'une rue constituent une microsociété. Il ne va pas de soi que l'ambiance y soit acceptable. Je suis président de l'Arrgg et j'ai donc des contacts avec les différents groupes. J'ai ainsi proposé que l'on se donne tous rendez-vous le lendemain soir, avec cette conviction, acquise durant une longue carrière d'urbaniste, qu'il faut que les gens se parlent.

Le lendemain, à 19 heures, la partie « résidents et commerçants » était là. La partie « jeunes Africains », dispersée, allait-elle venir ? Il a fallu aller en chercher quelques-uns, puis d'autres sont arrivés. J'ai rappelé que le but était de dire ce que l'on avait sur le cœur, mais aussi d'écouter les autres et, tous étant concernés, de trouver des solutions ensemble. La discussion a été vive, y compris entre ceux qui s'étaient envoyé